

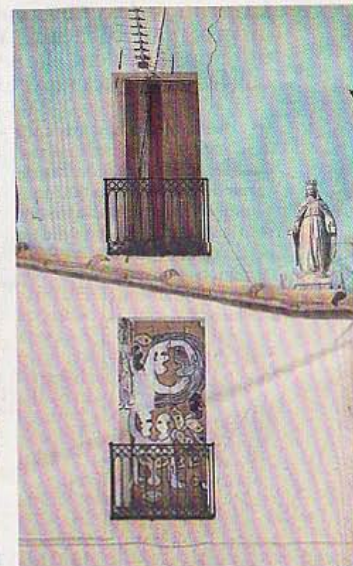
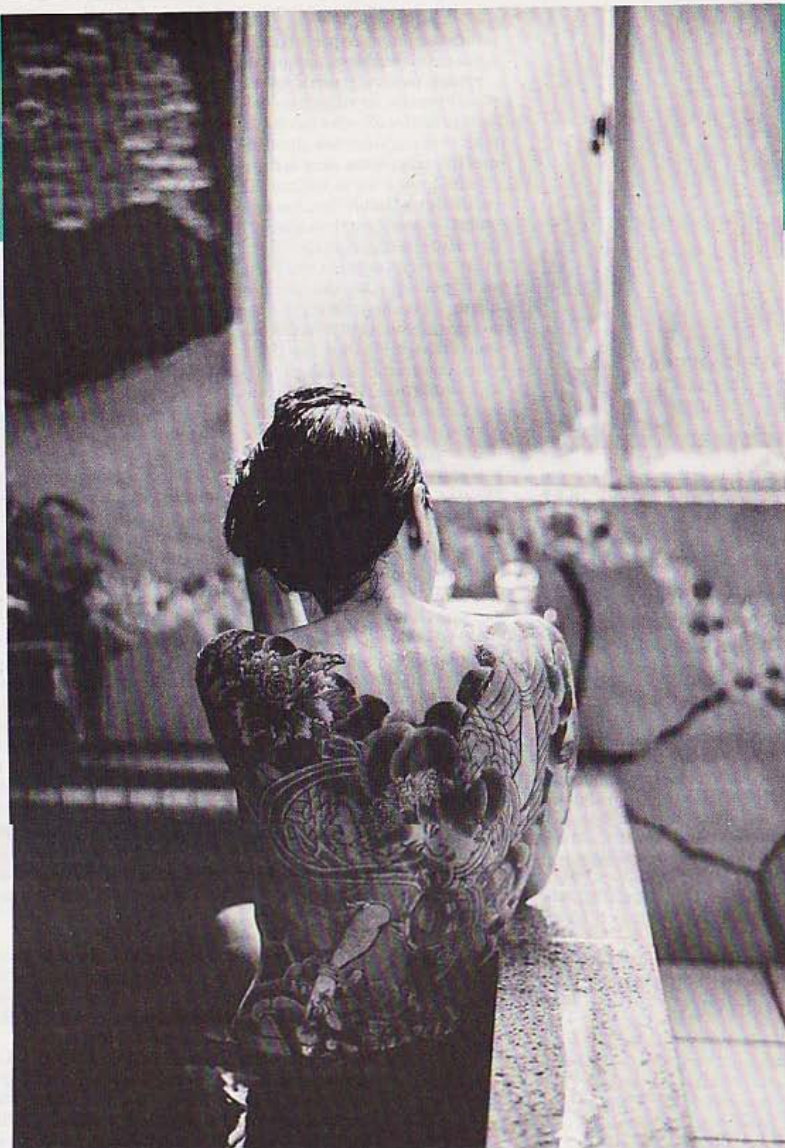
Tirage de la série  
«Inochi Azukemasu,  
le don de sa vie»,  
de Chloé Jafé.  
PHOTO C. JAFÉ

Par  
**GILLES RENAULT**  
Envoyé spécial à Sète

De l'inévitable rétrospective consacrée à Mai 68 – sous l'angle des photoreporters de *France Soir* – à la validation du talent du Suédois Martin Bogren (révélé en 2013 à Sète et de retour avec la troublante intemporalité d'un regard romantique porté sur l'Italie), une quinzaine d'expositions composent le corpus de la dixième édition d'ImageSingulières qui court jusqu'à fin mai à Sète (Hérault). Déployé dans huit lieux qui, de l'ancien collège Victor-Hugo à la chapelle désaffectée du Quartier Haut ou au Théâtre de la Mer, racontent à eux seuls la ville fondée sous Louis XIV, le festival a depuis sa création fait le choix de la photographie documentaire. Un courant bien spécifique qui n'interdit pourtant pas la remise en cause, fond et forme confondus, à l'exemple transgressif de trois des sujets présentés.

#### STÉPHANE COUTURIER «Sète # 18»

Chaque année, le festival propose une résidence à un artiste qui a pour mission, à travers une exposition et un livre, de donner une vision personnelle de la ville. De Juan Manuel Castro Prieto à Cédric Gerbehaye ou Anne Rearick, le résultat se révèle régulièrement probant. Invité 2018, Stéphane Couturier a pour particularité d'avoir pris une envergure internationale en tant que photographe plasticien focalisé sur l'architecture. Aussi, son projet héraultais ne pouvait-il que se démarquer de ceux de ses prédécesseurs. En sillonnant la ville, l'automne dernier, le Français a glané des familles d'images à partir d'un protocole précis concernant la lumière, le cadrage et la trame, avec en tête l'allocution prononcée en 1939 par Paul Valéry pour le centenaire de l'invention de la photographie: «Peu à peu, çà et là, quelques taches apparaissent, pareilles à un balbutiement d'être qui se réveille. Ces fragments se multiplient, se soudent, se complètent...» Ainsi, habitué des grands formats, Stéphane Couturier a-t-il eu l'idée d'associer deux images (ou plus rarement trois) visant, par le biais de la surimpression, à «saisir une synthèse du lieu fondée sur un équilibre entre formes géométriques et combinaisons de couleurs». «Déconstruire, reconstruire, questionner le processus même de la vision pour relativiser le propos de représentation», professe encore celui qui, se référant également à Fernand Léger, estime avoir obtenu, sur le bon vieux principe des calques mais à partir d'un méticuleux travail de postproduction à l'ordinateur, un résultat «fusionnel et hybride retraduisant au plus près les sensations de mouvement et de ●●●



# ImageSingulières, miroirs à facettes

Des surimpressions architecturales de Stéphane Couturier aux femmes de yakuzas saisies par Chloé Jafé, en passant par les séries pamphlétaires du Chilien Mauricio Toro Goya, tour d'horizon du festival sétois consacré à la photographie documentaire.



Ci-contre, une des «images rebelles» de Mauricio Toro Goya. PHOTO M. TORO GOYA  
En bas, une photo de la série «Sète #18» de Stéphane Couturier. PHOTO S. COUTURIER, LA GALERIE PARTICULIÈRE, PARIS-BRUXELLES



### CHLOÉ JAFÉ «Inochi Azukemasu -le don de sa vie»

L'idée d'injecter des touches de peinture monochrome sur certaines de ses photos en noir et blanc lui est venue «instinctivement», bien qu'à la réflexion, elle la relie peut-être à une formation en arts plastiques. Au demeurant, Chloé Jafé est persuadée que le fait de mélanger les modes d'expression permet de «mieux exprimer ses émotions», raison pour laquelle elle a aussi inclus de la calligraphie et une bande audio dans son projet japonais. De 2013 à 2016, la trentenaire s'est intéressée à la mafia japonaise ou, plus précisément, aux femmes, maîtresses, concubines, filles et amies des yakuzas. D'abord hôtesse de bar, pour tenter d'infiltrer le milieu, la Française a compris que seul un homme pouvait lui ouvrir des portes et le jour où un chef de gang à la fois «amusé et réceptif» lui a donné son blanc-seing, elle a enfin pu commencer à travailler sur la base d'une relation «simple et saine dénuée de tout jugement moral».

«Les femmes gravitant dans cet univers occupent une position ambiguë, observe Chloé Jafé. On leur accorde peu de considération, alors qu'elles sont aussi souvent des conseillères de l'ombre, qui s'occupent du logis, gèrent les comptes et sont au courant de tout.» D'un barbecue sur la plage à l'intimité de la sphère domestique, la photographie se concentre sur les corps et, ipso facto, les tatouages qui couvrent chaque centimètre de peau. Véritables fresques, ceux-ci sont à la fois source de fierté («il me défend et me protège», dit l'une d'elles) et motifs de stigmatisation car encore traditionnellement associés au banditisme au Japon. En posant dévêtues, ces modèles confèrent au reportage une élégante lascivité contrastant avec le hors-champ. ▶

FESTIVAL IMAGESINGULIÈRES  
À SÈTE (34), JUSQU'AU 27 MAI

●●● fluidité qui caractérisent la ville». Largement de quoi déboussoler jusqu'aux plus observateurs des autochtones pensant tout connaître des ponts, canaux et façades d'une cité portuaire imperméable, pour l'occasion, à la tentation gouailleuse.

### MAURICIO TORO GOYA «Caprichos - imágenes rebelles»

A l'approche de la cinquantaine, Mauricio Toro Goya demeure inconnu du public français. Mais ImageSingulières a des accointances avec le festival de Valparaíso. Or, dans son pays d'origine, le Chili, et d'une manière plus générale sur le continent sud-américain, le disciple de Sergio Larraín totalise déjà plusieurs dizaines d'expositions individuelles ou collectives. Auréolé ici du statut de découverte, voici donc que l'on reste bouche bée devant ses ambrotypes (procédé mis au point au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à partir d'un négatif sur plaque de verre au collodion) d'une richesse et d'une complexité inouïes,

où l'histoire socio-politique de l'Amérique latine se lit autant qu'elle se délite pour devenir un maelström duquel émerge une imagerie à la fois inquiétante, baroque, dénonciatrice et tourmentée. Fonctionnant par séries («Gólgota, caravane de la mort», «Millagros»...), le photographe orchestre des scènes pamphlétaires terriblement sophistiquées, où se superposent mystique chrétienne, morbidity SM et iconographie populaire (Zapata, narcocorridos, telenovelas...). Les multiples références – aux peuples indigènes, aux étudiants disparus d'Ayotzinapa, aux Adelitas, symboles féminins de la révolution mexicaine... – ont beau ne pas couler de source à 11 000 kilomètres de distance, l'ambition n'en demeure pas moins saisissante.

## Sète, la bonne marge à suivre

Malgré son succès auprès du public, le rendez-vous héraultais créé en 2009 se bat pour maintenir une programmation de qualité avec peu de moyens.

Le chiffre 10 à ceci de pratique, concernant les festivals, qu'il offre une double opportunité de dérouler le tapis. D'abord quand il s'agit de célébrer la 10<sup>e</sup> édition, puis, douze mois plus tard, lorsque vient l'heure de souffler les bougies d'anniversaire à proprement parler (qui coïncideront donc avec la onzième tournée dudit événement). Vu sous cet angle commémoratif, ImageSingulières, lancé en 2009 à Sète, en est à la première étape – sachant que l'événement n'est pas exactement réputé pour ses pompes cérémonielles. Franc-tireur de la photographie, il cultive même une petite forme d'insubordination qui ne l'a pas empêché de s'imposer dans le paysage tricolore, depuis que l'association Cétavoïr l'a créé, avec à sa tête le tandem Gilles Favier-Valérie Laquittant, notamment épaulé par Christian Caujolle (ancien chef du service photo de Libération et fondateur de l'agence VU). A l'heure du cru 2018, on s'étonne presque de découvrir une logistique identique à celle de la précédente édition, tant ImageSingulières, bien qu'activement soutenu par la municipalité, a déjà été ballotté par les vicissitudes immobilières. Longtemps associé aux Chais des Moulins, magnifique lieu situé le long du canal de la Peyrade à l'entrée de la ville, le festival a en effet dû quitter en 2017 «son» fief (destiné à devenir un pôle culturel) pour investir d'autres entrepôts désaffectés sur la berge d'en face, qu'un an plus tard il squatte encore.

De même, «chassée» de l'an-

cienn collègue qu'on lui avait octroyé, la Maison de l'Image documentaire Cétavoïr (fondée en 2003) a trouvé ses marques dans une bâtisse (certes plus petite) du centre-ville, depuis laquelle elle continue de promouvoir la photo à l'année à travers des expositions, workshops, débats, projections, etc. «Un boulot de dingues, accompli par une équipe minuscule en dehors du festival», selon Gilles Favier, qui précise au passage que Cétavoïr a entrepris des démarches auprès du ministère de la Culture pour obtenir ce statut de centre d'art qui, par le biais de financements institutionnels, lui donnerait un peu d'oxygène. «L'envie, l'énergie et les idées demeurent intactes, complète le directeur artistique. Mais elles peinent parfois à compenser une usure psychologique, qu'on s'efforce de ne pas laisser

transparente. Car, l'aventure humaine a beau être belle, elle n'en demeure pas moins précaire, entre le temps consacré à retaper des bâtiments dont on ne sait jamais s'ils ne seront pas détruits dans deux ans et le principe de gratuité jamais simple à maintenir avec un budget serré – de 200 000 euros, équivalent à celui de l'an dernier.

En corollaire, Gilles Favier déplore le fait que, malgré une cote «corporate» très enviable, pas mal de courtoisie pour y exposer et un succès public qui ne se dément pas, ImageSingulières ne soit guère parvenu à fédérer beaucoup de propositions en provenance de l'extérieur. Y voyant là «peut-être la simple conséquence de la condition individualiste des photographes, a fortiori dans un marché morose... et le prix à payer de la marginalité».

G.R. (à Sète)

16 OCTOBRE 2018  
A L'OLYMPIA  
ET EN TOURNÉE  
IBEVI - NOUVEL ALBUM 'ASH'

RESERVATIONS : Caramba.fr, olympia.fr, digistick.com et autres points de vente habituels